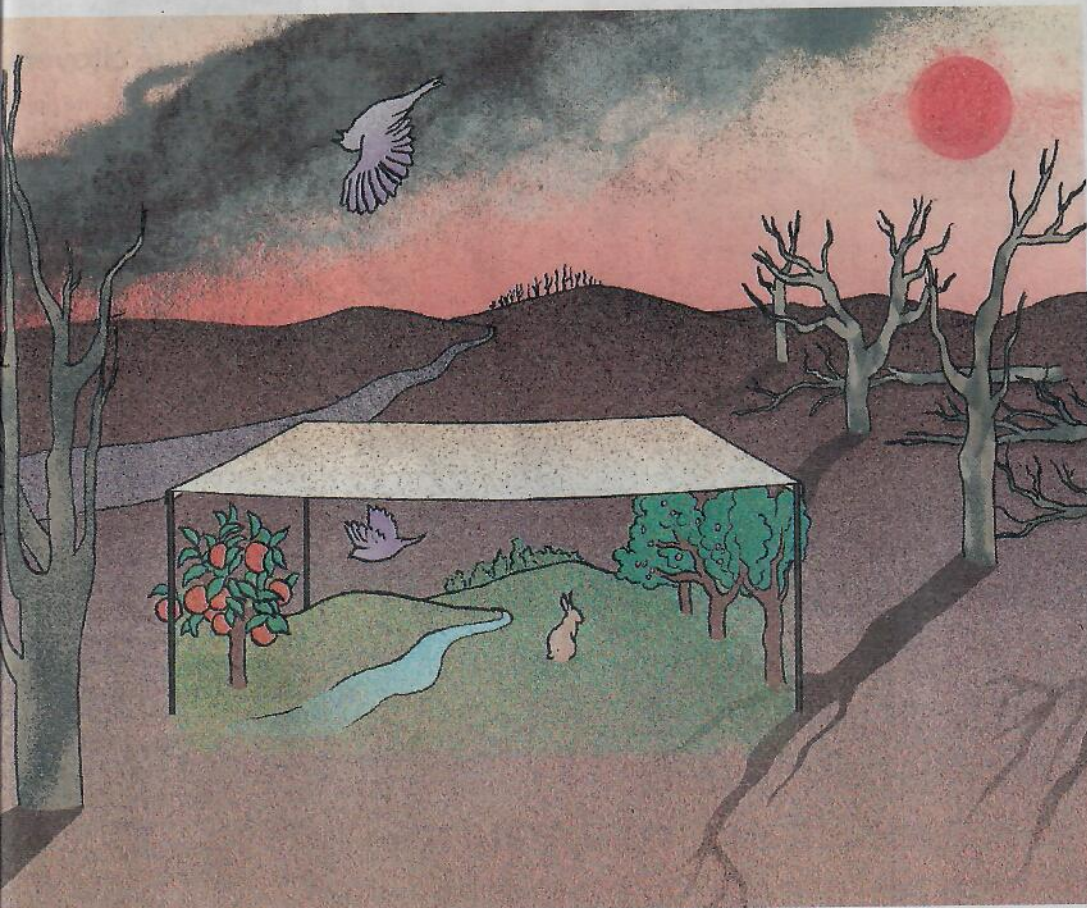


Perdre un monde



ÉLODIE BOUÉDEC

COMME SUR LA TERRE, le récit écopoétique d'Anne-James Chaton dont j'ai parlé il y a deux semaines («Le Monde des livres» du 24 mai), *Passer l'été*, d'Irène Gayraud, a quelque chose d'un peu fantastique, car ce recueil de poésie évoque une situation qui échappe au temps qui passe. Saisis par la chaleur d'un été caniculaire, des êtres vivants tentent de survivre, de protéger leur habitat et de trouver de l'eau. La nature est en détresse. Elle attend la pluie tout en sentant que celle-ci ne viendra plus. Est-ce l'été dernier? L'été qui vient? Ce sont surtout des étés qui nous attendent sans doute maintenant que le réchauffement climatique est pratiquement irréversible, dans des régions désertées par le vert et par l'eau, happées dans un présent sans fin. L'atmosphère de fin du monde est palpable et elle est devant nous. C'est l'été au futur antérieur.

Irène Gayraud fait sentir la chaleur de l'air et la souffrance des animaux. La lessive sèche à peine tendue sur la corde à linge. On protège le potager avec un drap tendu sur des piquets. Même tôt le matin, l'asphalte brûle les coussinets du chien qui se promène. Les jeunes quittent la ville et leurs chambres

sous les toits en zinc. Des feux couvent, naissent et s'étendent, ne laissant sur la colline que l'ossature noircie des arbres. On entend le bruit incessant des Canadair. Les journaux rapportent que l'incendie, par bonheur, n'a pas touché d'habitations, sans penser à tous les trous d'écureuils, aux fourmilières, aux «terriers de lièvres de blaireaux de renards», à tous les nids sur les branches, à toutes ces galeries qui sont aussi des havres, des lieux de protection et de repos pour des espèces vivantes, et que le feu a détruits.

«Nous ne parlons plus que du temps qu'il fait.» Ce n'est pas nouveau: parler du temps qu'il fait est le plus petit dénominateur commun de la vie sociale. Mais nous en parlions jusque-là en toute confiance, comme d'un sujet qui offre le délicieux plaisir d'un savoir un peu incertain, mais d'un savoir quand même: l'alternance des saisons dans les contrées tempérées, le rythme de la pluie dans les régions tropicales. Lorsque, avec un petit frisson, quelqu'un nous disait: «Il n'y a plus de saisons», nous acquiescions sans trop y croire. Le poème est ici la sentinelle d'un tout autre discours: si le temps ne passe plus, dans un été démesurément étiré, quand la pluie ne se fait même plus attendre, alors passerons-nous l'été? Le temps vient à manquer. La tonalité élégiaque du recueil est cependant tempérée par son souci

culteurs, les journaux, la rumeur, «une triste langue/ celle/ de la pénurie et de la soif». Les oiseaux tombent du ciel et les abeilles meurent de stress.

L'écopoétique, qui s'intéresse aux liens de la littérature à l'environnement, fait aussi de la poésie une maison pour le langage et pour le monde qu'il formule – le préfixe «éco-» étant dérivé du grec *oikos*, «l'habitation». Cette discipline relativement nouvelle est la spécialité universitaire d'Irène Gayraud, qui est aussi traductrice, membre de l'Outranspo (un groupe dérivé de l'Oulipo qui explore les potentialités créatrices de la traduction), autrice de plusieurs recueils poétiques et engagée dans la recherche-création. Mais le poème est-il toujours un abri? Peut-il encore rassembler la beauté du monde en faisant entendre ses sons, «les feuilles des frênes/ les fleurs encore fermées/ les fauvettes»? Les voix du poème semblent en douter: témoins de la transformation des lieux, elles témoignent aussi d'une transformation de la langue.

En plongeant dans les souvenirs de trois poètes français que Wolfgang Matz a traduits vers l'allemand – André du Bouchet (1924-2001), Yves Bonnefoy (1923-2016) et Philippe Jaccottet (1925-2021) –, on prend la mesure de ces changements. Leur poésie est aussi celle du monde sensible, en symbiose avec la nature, mais elle reste calée sur des saisons. C'est souvent l'été que le traducteur rend visite aux écrivains pour travailler avec eux, dans le paysage qui s'étend entre le mont Ventoux et le Luberon pour Bonnefoy, Grignan et la vallée du Lez pour Jaccottet: la chaleur est présente, parfois pesante. Mais c'est encore «une chaleur vacante», comme l'appelle du Bouchet, qui ne met pas en cause le verger ni la promesse des fleurs. La chaleur qui monte des chemins, à la fois intense et énigmatique, donne un sentiment de

Le poème d'Irène Gayraud est ici sentinelle: si le temps ne passe plus, dans un été démesurément étiré, quand la pluie ne se fait même plus attendre, alors passerons-nous l'été?

plénitude, «parce qu'en quelque sorte tout était de terre en ces instants: moins comme une caresse que comme une bonté silencieuse, sans nom» (Jaccottet).

Du bonheur de la vie poétique témoigne de liens d'autant plus magnifiques qu'ils semblent inséparables: entre le poète et sa parole, entre le poème et son lieu. En voyant ces figures amies disparaître l'une après l'autre, Wolfgang Matz a eu chaque fois l'impression de perdre un monde, qu'il perdait bel et bien et nous avec lui. En deux générations, quelque chose a changé et doit nous alarmer si nous voulons encore lire un jour un *Cahier de verdure* – Philippe Jaccottet, Gallimard, 1990. ■

PASSER L'ÉTÉ,
d'Irène Gayraud,
La Contre Allée, 80 p., 15 €,
numérique 10 €.

DU BONHEUR
DE LA VIE POÉTIQUE.
EN PENSANT À ANDRÉ
DU BOUCHET, YVES
BONNEFOY ET PHILIPPE
JACCOTTET
(Vom Glück des poetischen
Lebens. Erinnerung an
André du Bouchet,
Yves Bonnefoy und
Philippe Jaccottet),
de Wolfgang Matz,
traduit de l'allemand
par Rosine Inspektor,
Le Bruit du temps,
72 p., 13 €.